



*Les aventures et découvertes
d'un petit garçon...*

**Les beaux textes
choisis par Loulou**

UN VAILLANT ÉCOLIER.



Jules Michelet

mise en forme Christian Raiteux



Le grand historien Michelet (1798- 1874) eut une enfance très malheureuse. Fils d'un petit imprimeur parisien, que les mesures prises par Napoléon 1er pour restreindre la liberté de la presse avait contraint à fermer boutique, souffrit durement de la faim et du froid. Cependant, en dépit de la misère qui les menaçait, ses parents décidèrent qu'il étudierait « quoi qu'il arrivât ».

En octobre 1812, à l'âge de 15 ans, le jeune Michelet entrait donc au lycée Charlemagne.

Le plus souvent, je partais pour le collège à jeun, l'estomac et la tête vides. Quand ma grande' mère venait nous voir, c'étaient les bonjours : elle m'enrichissait de quelques petites monnaies. Je calculais alors sur la route ce que je pourrais bien acheter pour tromper ma faim. Le plus sage eut été d'entrer chez le boulanger ; mais, comment trahir ma pauvreté en mangeant mon pain sec devant mes camarades ? D'avance, je me voyais exposer à leurs rires et j'en frémissais. « Cet âge est sans pitié... »

Aujourd'hui, cette indigence née de la persécution, fièrement, noblement supportée par les miens fait ma gloire. Alors, elle me semblait une honte, et je la cachais de mon mieux. Terrible respect humain !

Pour échapper aux railleries, j'imaginé d'acheter quelque chose d'assez substantiel pour me soutenir et qui ressembla pourtant à une friandise. Le plus souvent, c'était le pain d'épice qui faisait les frais de mon déjeuner. Il ne manquait pas de boutiques en ce genre sur mon chemin. Pour deux sous, on avait un morceau magnifique, un homme superbe, un géant par la hauteur de la taille ; en revanche, il était si plat que je le glissais dans mon carton, et il ne le gonflait guère.

Pendant la classe, quand je sentais le vertige me saisir et que mes yeux voyaient trouble par l'effet de l'inanition, je lui cassais un bras, une jambe, que je grignotais à la dérobée. Mes voisins ne tardèrent guère à surprendre mon petit manège. « Que manges-tu là ? » me disait Révol ou Poret. Je répondais, non sans rougir : « mon dessert. »

On dit que les souffrances physiques sont bonnes à l'âme. On voit que j'étais dans l'État le plus propre à développer la mienne. Mais le corps, lui, en a été déprimé. Malgré les adoucissements qui sont venus plus tard, je porte toujours ces temps en moi. Ma taille, plus petite que celle des autres membres de ma famille, une maigreur singulière des extrémités, rappelle que mon enfance ne fut point nourrie. Mes privations peuvent se résumer en trois mots : jusqu'à 15 ans, pas de viande, pas de vin, pas de feu. Du pain, des légumes, le plus souvent cuits à l'eau et au sel.

Si j'ai survécu, c'est que, malgré les souffrances et la santé ruinée de ma mère, la saine constitution de mon père prévalut sur moi. Le travail, les habitudes de la vie solitaire que je menais avec que mes parents, me soutinrent aussi, me rendirent actif, mais sans me fortifier jamais. De sorte que ma chétive figure reste comme un monument de ces temps de deuil.

La faim n'a pas été le seul tourment de mon enfance. Je me souviens surtout que j'ai eu froid. Nous n'allumions jamais de feu dans notre grande

chambre, si ce n'est pour préparer les aliments, et, comme on l'a vu, ce n'était pas tous les jours nécessaire.

En toute saison, je portais un petit habit tête-de-nègre. Par les temps de gelée, il devenait fort sec. La bise me transperçait jusqu'à la moelle des os. Qu'importe, malgré l'hiver, les engelures qui s'étaient ouvertes et me faisaient cruellement souffrir, je me levais avant le jour pour relire la volumineuse « histoire ancienne » de Rollin. Je m'enfonçais dans mes chères études, y cherchant un secours, espérant oublier. Il me semblait que c'était anéantir la misère que d'y moins songer.